

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 10

Artikel: Les robes de soies et la crise lyonnaise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nos portraits.

I.

Il y a à peine vingt ans, les portraits étaient rares; par-ici, par-là, une toile représentait la figure d'un oncle, vieux valet de chambre, qui avait réalisé quelques économies à l'étranger, où celle d'une tante, institutrice pendant de longues années dans une famille russe, et qu'un peintre ambulant avait croquée au bout de son pinceau.

Posséder son portrait à l'huile, quelle insigne distinction ! Ces braves gens étaient revenus gloorieusement à la maison avec leur croûte et leurs écus, deux puissants sujets de considération.

Le tableau était dès lors placé au-dessus du *bureau*, entre l'almanach de Berne et Vevey et une gravure enluminée représentant Geneviève de Brabant ou Bonaparte au bivouac.

On trouve encore chez quelques riches, et dans la pièce la moins en évidence et la moins fréquentée, les portraits du grand-père et de la grand-mère, vêtus d'un costume des plus simples, comme de braves gens qui ont amassé à grand peine, par leur industrie et leurs travaux manuels, une fortune dont ils ont très-peu joui, et qui introduisit ensuite leurs enfants dans une société plus ou moins choisie et ne se mêlant pas au commun des mortels.

Aujourd'hui, ce n'est plus un privilégié d'avoir son portrait, ou celui des membres de sa famille. La photographie a fait de merveilleux progrès et produit chaque jour et chaque heure des milliers d'images, jeunes, vieilles, laides, agréables ou antipathiques, vraies ou dissimulées. Il n'est presque pas de cuisinière, d'ouvrier, de campagnard qui ne possède la sienne.

Tous nos jeunes soldats revenant d'un service militaire en rapportent leur photographie pour laquelle ils ont posé en uniforme, le poing sur la hanche, le cigare à la bouche et le bonnet de police incliné coquetttement sur l'oreille. Il est, en outre, peu de sociétés de musique, d'étudiants, de gymnastes, qui ne soient groupées devant l'objectif d'un photographe où chacun a mis en faveur son torse, sa moustache effilée, sa belle chaîne de montre et son regard le plus flatteur.

Cela dit, avouons qu'il est bien peu de gens qui se présentent chez le photographe sans être guidés par un grain plus ou moins gros d'amour-propre,

par une certaine admiration de leur personne. Nous irons plus loin : nous dirons même que ce sont souvent ceux que la nature a le plus mal favorisés qui s'admirent le plus, penchant très heureux, du reste, puisqu'il les berce d'une douce et écharitable illusion.

M. E. Legouvé, de l'Académie française, parcourant un jour un album rempli de photographies, faisait ces spirituelles réflexions :

« Ces gens-là sont bien plus ressemblants qu'ils ne se l'imaginent, car, sans s'en douter, ils ont travaillé eux-mêmes à leur propre ressemblance; ils ont été à la fois modèles et peintres. Plus d'un, j'en suis sûr, en s'asseyant sur la chaise photographique, a pris sa pose préférée, sa physionomie de prédilection, celle qui exprime non pas ce qu'il est, mais ce qu'il croit être. En voici un par exemple qui sourit d'un air fin; évidemment il se trouve très spirituel. Cet autre, avec ses yeux levés au ciel et sa chevelure orageuse, appartient à la classe des poètes inspirés ! Je serais bien surpris si ce personnage qui vous regarde en face avec des yeux profonds, comme s'il voulait vous percer à jour, ne se disait pas tout bas : « Quel coup d'œil d'aigle est le mien ! » Enfin, quant à ce jeune législateur qui porte d'une manière si haute sa septante-cinquième part de souveraineté, il est évident qu'une fois monté à la tribune, il ne doit pas y avoir moyen de l'en faire descendre; je suis certain que du haut de ses vingt-cinq ans il gourmande les hommes d'Etat, et qu'il inaugure en lieu et place de la race éteinte, j'espère, des petits crevés, la dynastie naissante des petits gonflés. »

Dans un prochain article, nous ferons une courte excursion chez un de nos photographes, où nous trouverons, sans doute, le sujet de nouvelles observations.

L. M.

Les robes de soie et la crise lyonnaise.

Un état de crise pèse depuis quelque temps sur toutes les industries, et l'une des plus frappées est sans contredit celle des soieries de Lyon. Un grand nombre d'ouvriers sont sans travail et des souscriptions publiques s'organisent dans le but de leur venir en aide. On attribue cet état de choses à la situation politique d'abord, puis ensuite aux caprices de la mode. Le goût public s'est détourné des

belles et artistiques étoffes dites grands façonnés, dans lesquelles Lyon excelle.

« Malheureusement, la première cause du mal, dit un journal français, ne peut disparaître que par un calme politique général, tandis que la seconde peut être sensiblement atténuée non-seulement par les personnes à grande fortune, mais de fortune moyenne.

« Il suffit, dit un journal français, de ramener la mode aux belles soieries. Mme la duchesse de Magenta, voulant donner l'exemple et réagir contre le caprice public, vient d'adresser à Lyon une lettre dans laquelle elle demande qu'on lui fasse une robe pour la grande fête qui doit se donner à l'Opéra au profit des ouvriers lyonnais.

La maréchale veut que cette robe soit à fond blanc, mais elle laisse le choix des dessins au goût des fabricants auxquels elle s'adresse.

Dans des circonstances aussi fâcheuses que celles où se trouve actuellement l'industrie lyonnaise, Marie-Antoinette, les impératrices Joséphine et Marie-Louise, la duchesse de Berry, la reine Marie-Amélie, l'impératrice Eugénie ont tour à tour employé le moyen auquel la duchesse de Magenta vient de recourir.

L'initiative de la maréchale sera-t-elle assez puissante pour ramener le goût vers les grands façonnés ? Il faut l'espérer. Les dames françaises tiendront sans doute à honneur de suivre un pareil exemple, et si cent mille d'entre elles seulement mettent la même bonne volonté, tout en ne dépensant pas plus de 150 à 200 francs chacune, les 15 ou 20 millions qui en résulteront, sont suffisants pour sauver l'industrie lyonnaise de la crise actuelle. »

« Quand on aura prouvé aux dames françaises, ajoute un chef d'atelier de Lyon, qu'elles peuvent se vêtir très richement, très élégamment, avec dix ou douze mètres de façonné, au lieu de dépenser des sommes énormes pour l'arrangement plus ou moins savant de trente mètres de chiffons, il est probable que les affaires iront mieux.

Les chefs de notre industrie ont bien fait tout ce qu'ils ont pu pour ramener la mode des façonnés. Mais on a joué de malheur. Tenez, une grande, grande maison d'artistes, qui avait fabriqué des robes merveilleuses et des manteaux de cour d'une richesse inouïe, eut l'idée de s'adresser à Napoléon III, à l'impératrice surtout, qui était belle et qui *faisait la mode*. C'était, si je ne me trompe, la maison Schultz et Béraud, maison archidécorée et archiprimée. Elle avait des robes adorables à présenter à l'impératrice : la robe aux papillons, la robe aux orchidées, la robe aux oiseaux-mouches, des chefs-d'œuvre, de véritables pièces de musée. Dans la robe aux oiseaux-mouches surtout, on avait mis toutes les recherches, toutes les finesse artistiques de notre industrie. On l'avait appelée la robe Eugénie, car on espérait que l'impératrice la porterait, en 1867, à l'ouverture de l'Exposition universelle. L'empereur avait promis.

Le matin du grand jour, l'impératrice se décida

à mettre la fameuse robe aux oiseaux-mouches. Mais certaines nuances, paraît-il, allaient mieux à son teint, comme certains arrangements à sa taille. Elle se mira dans sa psyché ; les merveilleux oiseaux-mouches ne purent l'éblouir et la robe Eugénie fut immédiatement remplacée, non par une étoffe façonnée, mais par un costume à grandes façons. Il y eut quelque froid, ce jour-là, paraît-il, entre l'empereur, qui avait promis et l'impératrice qui n'avait pas tenu.

Les façonnés n'avaient décidément pas de bonheur.

La fabrique lyonnaise avait été plus heureuse avec un *roi des lettres* qu'avec la reine de la mode. En 1864, une crise s'était déclarée ; bon nombre d'ouvriers étaient sans travail. On organisa des représentations et des concerts. La fanfare lyonnaise, qui triomphait dans tous les concerts, était toujours à la disposition des œuvres charitables. Un de ses sociétaires écrivit à Alexandre Dumas pour le prier de venir faire une conférence. Le grand romancier n'était pas riche et on lui offrait une part de la recette pour l'indemniser de la perte de temps, des frais de déplacement, etc. « C'est bien, répondit « Dumas, je serai là-bas au jour dit. » On organisa un grand concert à l'Alcazar, l'auteur des *Mousquetaires* arriva cinq ou six heures avant la fête. Il fut sur une estrade, entre deux fanfares, trente ou quarante pages de ses Mémoires, et l'on fit 24 000 francs de recette pour les ouvriers sans travail.

Quant à recevoir sa part, Dumas n'y voulut jamais consentir. On paya ses frais d'hôtel ; il alla dîner gaiement chez la mère Guy avec des artistes et des hommes de lettres ; il banqua dans un restaurant de la place du Collège ; puis il repartit pour Paris, prêt à revenir dès qu'il y aurait quelque bien à faire. »



FRANÇAIS VAUDOIS

Les conseils du grand-père Toinon fils de feu Jean Isaac, à ses petits enfants.

Ceci n'est rien tant chaud, z'enfants ! Par la cuisine
Venez vous échauffer tandi cette cramine ;
En cuisant aux bétions, nous causerons un peu ;
Allons nous asseyer tré-tous par vers le feu.
François, toi qui as mis tes canons dans tes bottes,
Trace-voi par dernier chercher des chenevottes.
Constant et Jean-Louis, qu'êtes de bons lurons,
Tâchez-voi d'avanter un de ces corbeillons
Et par le galetas, cherchez un bon voyage
De buchillons, de prin et de bois du ménage.
Allez à novion, mais sans vous encoubler,
Et toi, le grand Constant, ne va pas t'embonner.
Jean, qu'est fort comme un our, ira sous la remise
Prendre un pair de grougnons qu'on a eus à la mise
Du granger du château. Vous, sur les ébouillons,
Allez me dérocher ces certains retaillons ;
Vous en apporterez une bonne lottée
Et pi en même temps, prenez une brassée
De rebibes, d'écots ... A présent, mon briquet,
Ma pierre et mon cherpi ... Crochez-voi le péclet ;